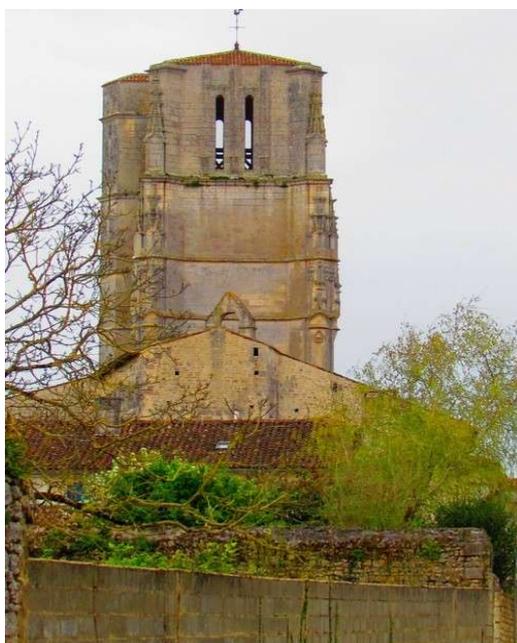


Les Ballanger, paysans de Saintonge

Laboureurs de père en fils

Le 24 mars 1830, à une heure du matin, vint au monde Louis-François Ballanger, à Saint Jean d' Angle, dans ce gros bourg médiéval coincé entre Saintonge et Aunis, à la limite des marais qui s'étendent de Rochefort à Marennes. Ses parents Louis Ballanger et Magdeleine Rambaud s'étaient mariés l'année précédente, le 17 février 1829. Comme beaucoup de paysans de cette époque, ils avaient profité du fait que l'activité se faisait rare au coeur de l'hiver. En effet, les récoltes étaient engrangées depuis longtemps, les terres labourables mises en jachère, seuls les jardins et les potagers recevaient encore un maigre épandage de fumier et il était trop tôt pour tailler la vigne. Aussi, ce jour là, après être passés devant le maire dans la maison commune, puis devant le curé de l'église Saint Jean Baptiste, dont le clocher gothique surplombe fièrement le village, les deux mariés s'étaient sans doute empressés de quitter le glacial bâtiment. Peu leur importait que la cloche baptisée "Jeanne", célébrât leur union à toute volée!



Eglise St Jean Baptiste à Saint Jean d'Angle (2014)

Deux ans plus tard, le matin du 28 janvier 1832, Magdeleine s'éteignait dans sa maison située au chef-lieu. Elle n'avait pas trente ans. Quelle fut la raison de cette mort prématurée? Alors, le jeune orphelin, appelé "François" par sa famille, fut confié à ses grands-parents maternels, les Rambaud, qui habitaient au hameau de la Treuille. Il resta chez eux au moins jusqu'en juin 1838, mois où mourut son aïeul, le cultivateur Jean Rambaud.

Son père encore jeune, décida de se remarier avec une femme susceptible de l'aider à élever son enfant. Celle qui accepta cette tâche se nommait Marie Garaud. Veuve d'un menuisier du bourg, François Massé, cette femme de sept ans son aînée, n'avait plus d'enfant en charge, car son fils François, âgé de vingt-trois ans, travaillait alors dans la scierie paternelle. Ces secondes noces eurent lieu le 22 juillet 1838 dans la mairie de St Jean d'Angle. Ce jour-là, Louis se déclarait être cultivateur à Saint Jean d'Angle, sans toutefois préciser le nom de son maître. Peut-être s'agissait-il du septuagénaire Pierre Beau qui était l'un des témoins...Quant à Marie, elle n'exerçait aucune profession. Cette veuve, née à La Vallée, dans un village situé aux environs de Tonnay-Charente, était une fille de François Garaud, un cultivateur qui avait travaillé la terre toute sa vie à Saint Jean.

Dès lors, François fréquenta l'école communale dans le bourg. Il faut rappeler que depuis 1833, en application de la loi Guizot, chaque commune était tenue d'entretenir une école de garçons.

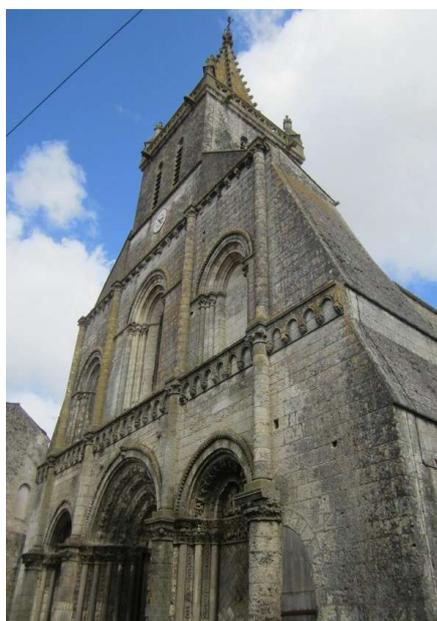
Ce fut l'instituteur Mathurin Chevalier qui lui apprit à compter, à lire, à écrire et surtout à signer en ajoutant à son patronyme Ballanger, son prénom d'état civil: "Louis" .

Au fil des ans, François participait aux événements vécus par ses familles. A chacune des rencontres avec ses oncles et ses tantes, il apprenait à connaître l'histoire de ses ancêtres.

C'est ainsi qu'il put reconstituer celle des Ballanger. Il apprit que son père Louis, le troisième des neuf enfants que Jeanne Chantreau avait mis au monde, dont sept avaient survécu, avait vu le jour en septembre 1799 dans une des fermes de Pont l'Abbé d'Arnoult. On lui expliqua que son grand-père paternel, Pierre Ballanger était issu d'une nombreuse famille de laboureurs qui travaillaient la terre à Soulignonnes depuis plusieurs générations. En fait, cet aïeul était l'un des arrière-arrière petit-fils d' un certain Pierre Ballanger qui avait quitté son village de Rétaud pour travailler la terre à Soulignonnes, à la fin du règne du roi Louis XIV. Cet ancêtre avait trouvé de l'ouvrage dans ce village perché sur le coteau qui voisine la source de la rivière l' Arnoult et... une épouse qui lui avait donné de nombreux enfants qui firent souche dans ce village.



Eglise de Soulignonnes (2014)



Eglise St Pierre à Pont l'Abbé d'Arnoult (2014)

L'essentiel de la laborieuse existence de ce grand-père Pierre Ballanger né à Soulignonnes, s'était déroulé dans les fermes des environs de Pont l'Abbé d'Arnoult, en particulier dans les hameaux des Places et de la Moinerie, aux environs de l'ancien village de St Michel. Cet aïeul était laboureur à boeufs, c'est-à-dire qu' il menait les boeufs qui tiraient la charrue en creusant les sillons dans les terres qu' il ne possédait pas, lorsqu'il se maria avec Jeanne Chantreau. Cette Charentaise était une des filles du laboureur à bras Pierre Chantreau et de Jeanne Marie Larget. Cependant, François ne sut jamais depuis quand ses ancêtres Chantreau vivaient dans la région.

Mais voilà, Pierre vint à mourir, en 1814. Il n'avait pas encore quarante huit ans. C'est qu'il était usé par les labours, le pauvre homme! Devenue veuve, Jeanne ne parvenant pas à nourrir ses plus jeunes enfants qui demeuraient encore chez elle, dut les laisser partir chercher du travail. Si possible, trouver une place où ils pourraient cultiver la terre, mener les boeufs ou s'occuper du bétail, car c' était la seule activité que ces jeunes sans instruction pouvaient effectuer. Son fils aîné, Pierre avait déjà fait sa vie dans les environs. Les autres fils se louèrent comme bouviers ou laboureurs dans les fermes de Saint Jean d'Angle. Même Rose, leur soeur trouva une place de servante dans cette bourgade. Aussi, lorsque Louis se maria, il était bouvier dans une des fermes de Saint Jean. Son travail consistait à s'occuper des boeufs qui tiraient toute la journée la charrue. Travaillait-il pour Jean Augier l'un de ses témoins, le jeune et riche propriétaire de St Jean qui était aussi le maire-désigné de la commune voisine de Saint Symphorien ?

Louis avoua à son fils qu' il n'avait jamais mis les pieds à Soullignottes. Pensez donc! plus d'une lieue séparait les Places, son hameau natal, de ce village où l'église minuscule se dressait à côté du cimetière. Par contre, il connaissait bien le bourg de Pont l'Abbé. Il avait tant de fois franchi la porte fortifiée, après s' être arrêté devant l'église, fasciné par les sculptures de la somptueuse façade. Comme il était ému par la triste fin de Saint Pierre, crucifié à l'envers!



La porte fortifiée



La crucifixion de Saint Pierre

Pont l' Abbé d' Arnoult (2014)

Pour connaître la vie de ses ancêtres maternels, il avait suffi au jeune François d'écouter les confidences de sa grand-mère maternelle, Marie-Magdeleine Chorignac. Elle lui avait raconté que son mari Jean Rambaud et elle, vivaient depuis longtemps à la Treuille. En 1829, ils avaient été heureux de marier la première de leurs filles, trois ans à peine après avoir perdu leur fils aîné Pierre, disparu à l'âge de vingt ans. Cette enfant, la deuxième des sept qu'elle avait mis au monde, était née dans cette ferme en novembre 1802. Certes, la fillette avait été déclarée à la naissance sous le prénom de Marie-Anne, mais tout le monde ici l'appelait Madeleine.

Cette aïeule avait vu le jour dans une maison du bourg de Saint Jean d' Angle qu'occupaient son père le tailleur d' habits, François Chorignac et sa mère Suzanne Botiron. Elle était la benjamine d'une fratrie de six enfants. Mais, seuls son frère aîné François-Louis et elle-même, avaient eu la chance de parvenir à l'âge adulte et de fonder une famille. Lorsqu' elle épousa Jean Rambaud, le second enfant d'une fratrie de six, tous nés au village voisin de Champagne, celui-ci était cultivateur-propriétaire à Saint Jean et habitait dans cette commune bien avant la Révolution. Chez les Rambaud, on était cultivateur voire métayer, depuis plusieurs générations. C'était jouir, à cette époque d' une situation sociale privilégiée, car les propriétaires-terriens faisaient exploiter leurs biens par des métayers, aidés en cela par des cultivateurs, des laboureurs à bras et des journaliers, c'est-à-dire des ouvriers agricoles .

Après la mort de sa grand-mère qui survint en 1846, au domicile de sa tante Marianne Rambaud, pour compléter l'histoire de ses ancêtres, François dut se contenter des souvenirs glanés auprès de ses cousins Chorignac, Jean et Etienne, ainsi qu'auprès de ses oncles et tantes Rambaud. Il aimait rendre visite à son oncle Jean Rambaud, ce propriétaire-terrien qui vivait à La Couture avec sa femme Madeleine Gaché. Il fréquentait volontiers le menuisier François Massé, le fils de sa belle-mère Marie, qui avait épousé Suzanne-Elisabeth, la plus jeune de ses tantes Rambaud. Plus tard, Jean Chevalier, veuf de sa tante Marianne, trop occupé à gérer la commune avec les autres propriétaires terriens ne prit plus le temps de répondre à ses questions.

La louée

Au cours des années mil huit cent cinquante, Louis Ballanger habitait au bourg de Saint Jean avec Marie sa deuxième femme et son fils François qui l'aidait à labourer les terres et à s'occuper du bétail qu'il possédait en commun avec son frère Michel à La Couture, dans un hameau situé sur la route de Saint Symphorien.

Le père et le fils Ballanger aimaient se rendre sous les halles médiévales qui se dressent à l'angle du chemin qui mène à Champagne et de la grande route qui traverse le bourg en reliant Rochefort à Royan, les jours de louée, histoire de rencontrer quelques amis ou quelques membres de leur famille. Ils préféraient s'y rendre le jour de la Saint Michel, quand c'était la première louée d'hiver.



Les halles médiévales de St Jean d' Angle (2014)

A cette occasion, les domestiques et les employeurs se rencontraient pour initier un contrat d'embauche ou pour le renouveler et en débattre les conditions. En cas de nouvelle embauche, les saisonniers énuméraient les places qu'ils avaient faites auparavant. En réponse, les patrons ou les fermiers-proprétaires vantaient les avantages qu'il y avait à travailler pour eux. Ensuite, étaient débattues les conditions pécuniaires, le manger et le coucher...Lorsque l'accord était trouvé, seule la parole donnée était l'unique contrat et ..."cochon qui s'en dédisait". Accord oral en fait, conclu par une simple poignée de mains, car beaucoup de paysans de cette époque, ne savaient pas écrire et encore moins signer leur nom, mais ils savaient souvent compter.

Ce jour de louée, Louis pouvait bavarder avec François son frère cadet, qui venait se louer par accord tacite à un nouveau maître. Comme toujours, la conversation devait s'engager sur le temps, l'état des récoltes et des labours... Puis, porter sur la vie des divers membres de leur famille. Ils devaient parler ainsi de leur frère aîné, Pierre Ballanger, veuf de Suzanne Massé, qui exploitait, avec ses trois fils, la ferme de Villeneuve, située sur la commune Saint Agnant. Ils devaient évoquer leur soeur Rose qui s'était éteinte au bourg de St Jean, à peine âgée de quarante-six ans sans avoir connu l'âme soeur, ainsi que Jeanne, la benjamine de la fratrie qui élevait dans sa petite maison du bourg, les cinq enfants que lui avait faits son mari le tailleur d' habits Jean Thibaud .

Leur neveu Jean-François Ballanger devait certainement les rejoindre sous les halles. Le jeune cultivateur quittait alors pour quelques heures, sa famille qui demeurait au hameau de L'Oubrière, situé à l'écart du chef-lieu sur la route de Saint Agnant, pour renouveler divers contrats avec les laboureurs qui l'aidaient à travailler les terres que possédait sa mère. En fait, depuis la mort de Jean son père, c'était lui qui s'occupait de l'exploitation familiale, au nom de sa mère.

A cette époque, sous les halles de Saint Jean d'Angle, la discussion était vive entre les propriétaires, surtout entre les aînés qui possédaient les terres et le bétail et leurs fils qui n'avaient qu'un seul droit, celui de les aider à cultiver, sans broncher. La discorde concernait les éventuels changements dans l'utilisation des bêtes de somme. Devait-on abandonner les boeufs au profit du cheval? Comme partout en France, rares étaient ceux qui employaient le cheval comme bête de trait et encore moins ceux qui le consommaient. Les jeunes paysans saintongeais voyaient en cette nouvelle technique un signe de progrès: le labourage serait plus rapide et moins pénible. Mais leurs aînés s'accrochaient à leurs habitudes. Les boeufs qu'ils élevaient suffisaient bien à tirer la charrue et à donner du travail aux nombreux bouviers des environs. Que deviendraient ces journaliers? Et puis, comment formerait-on les forgerons qui savent si bien ferrer leurs boeufs, mais pas du tout les chevaux?

Louis-François et Eustelle

Le temps vint pour François de prendre femme. Une très jeune voisine, tout juste sortie de l'adolescence, accepta ses avances. Elle s'appelait Eustelle Gond. Elle vivait au coeur du bourg de St Jean, chez sa mère, veuve depuis longtemps. Les noces se déroulèrent à St Jean d'Angle, le 19 mai 1857. A la mairie, à onze heures du matin, le maire Pierre Moine commença la cérémonie nuptiale qui unit Louis-François Ballanger alors âgé de vingt-sept ans et Eustelle Gond, sa cadette de dix ans, puisqu'elle était née le 8 novembre 1839. La jeune fille était la fille unique de Catherine Grenon et du journalier Pierre Gond qui était décédé à Champagne deux ans après sa naissance. Les témoins étaient tous des membres de leurs familles. Ceux de Louis étaient deux de ses oncles, Jean Rambaud et François Ballanger, ainsi qu'un jeune cousin du côté Rambaud, Jean Morandeau, alors meunier à Marennes. De son côté, Eustelle n'avait que son oncle maternel, Jean-Pierre Poirier, alors cultivateur à Champagne pour témoigner à son mariage.

Peu à peu, François apprit à connaître la famille de sa jeune épouse.

Sa belle-mère, Catherine Grenon, était née en 1818 aux Essards, dans un petit village situé au sud de Saint Porchaire, tout comme ses cinq frères et soeurs, dans la ferme du Grand Breuil où demeuraient ses parents, François Grenon et Marie-Catherine Couraux, issus de deux familles qui cultivaient jadis leurs terres autour du village de Champagne. Son beau-père, Pierre Gond n'avait que vingt-six ans quand il fut mourut subitement au bourg de Champagne, en 1841. Il était né à Sainte Radegonde, au village où était née sa mère Marguerite Amiot et là, où son père François Gond, un voisin de Trizay avait trouvé une place de cultivateur.

Deux ans après son mariage, le 13 mai 1859, à onze heures du matin, dans sa maison du bourg, Eustelle mit au monde un solide garçon qui reçut le double prénom de Jean-Léon. Mais l'enfant sera appelé dans l'intimité simplement "Léon". Le jeune père François continua sa journée de travail et n'alla déclarer la naissance de son fils qu'à huit heures du soir en compagnie de Jean Maulin, le poissonnier du bourg et de Jacques Veau, un cultivateur de Champagne.

La roue tourne à La Couture.

Peu après la naissance de celui qui sera leur fils unique, le jeune ménage s'installa au hameau de La Couture. Là, travaillaient la terre, François, son père Louis et son oncle Michel. Quant à Eustelle, elle y élevait Léon, tout en s'occupant du bétail et de la volaille ou en cultivant dans le potager tout ce qui était indispensable à la consommation familiale.

Michel s'éteignit dans ce hameau en septembre 1861. Il avait cinquante-quatre ans et laissait à sa veuve, Marguerite Mounier, la charge d'élever trois fils encore en bas-âge.

Quatre ans plus tard, ce fut Marie Garaud qui mourut dans sa maison du bourg. Alors, incapable de vivre seul, Louis se retira à La Couture auprès de sa famille. Là, il vit disparaître son beau-frère Jean Rambaud en 1866, sa belle-soeur Marguerite Mounier, la veuve de Michel, l'année suivante.

Louis Ballanger demeura dans ce hameau jusqu'à sa mort qui survint dans la nuit du 4 décembre 1868. Il venait de fêter ses soixante-neuf automnes. Le matin, François laissa ses deux oncles Jean Thibaud et François Ballanger s'occuper des formalités à la mairie.

L'année 1871 fut fatale pour deux oncles du jeune couple. En mai, disparut Pierre, l'aîné des Ballanger dans sa ferme de Villeneuve. Pour tenir l'exploitation familiale, seuls restaient un fils et une fille, mariés et chargés de famille.

A la fin de l'année, Eustelle perdit son oncle maternel, François Grenon qui vivait à La Couture depuis six ans, avec sa seconde épouse, Amélie Godeau. Ce François avait passé une grande partie de sa vie à labourer les terres d'autrui dans diverses fermes de Saint Symphorien. Devenu veuf de Marie Anne Péraud qui lui avait donné trois enfants dont l'un était décédé très jeune, il ne résista pas longtemps aux plaisirs de la chair et fit un enfant à Amélie Godeau, sa très jeune voisine, si jeune qu'elle aurait pu être sa fille! Son fils avait huit mois quand, plus que cinquantenaire, il épousa Amélie. Ensuite, toujours à Saint Symphorien, naquirent deux filles. Puis, en 1865, François partit cultiver à Saint Jean d' Angle, précisément à La Couture. Là, Amélie mit au monde deux autres filles et perdit l'une de ses aînées. Lorsque François mourut en décembre 1871, il avait soixante-huit ans et Amélie attendait son sixième enfant qui vit le jour au mois d'avril suivant. Seulement voilà, la jeune femme se retrouvait seule pour élever ses cinq enfants, sans aucune ressource. C'est alors qu'intervint Louis Dufaux, ce cultivateur veuf lui aussi depuis un an, qui élevait seul dans le même hameau, trois filles et un garçon. Il lui proposa de l'épouser et d'unir leurs maigres moyens pour élever ensemble les neuf enfants. Le mariage se déroula à la mairie de Saint Jean d' Angle, le 1er décembre 1874.

Puis, en juin 1872, ce fut au tour de l'oncle François Ballanger de quitter ce monde. Ce cultivateur était resté célibataire jusqu'à sa mort qui survint dans la propriété de M. de Lestrang. Où se trouvait donc cette propriété? S'agissait-il de la ferme qui dépendait du château-fort voisin? Les propriétaires de château entouré de douves, bâti en pierres par Guillaume de Lusignan, avaient participé pendant plusieurs siècles, à la richesse du village en vendant le sel qui provenait des marais des environs. Après la Révolution, le château médiéval avait été complètement laissé à l'abandon et menaçait de tomber en ruine, ce qui n'était pas le cas des bâtiments agricoles situés à l'entrée du domaine qui étaient toujours utilisés.



Entrée du domaine du château-fort à St Jean d' Angle (2014)

A La Couture, la Nativité de l'année 1880, François et Eustelle la fêtèrent en absence de leur fils Léon. En effet, ce solide gaillard de vingt et un ans, de taille moyenne, aux cheveux et sourcils châtain foncé et aux yeux roux effectuait son service militaire à Vitry-le François où casernait le 8ème Régiment de Dragons où il venait d'être incorporé le mois précédent. (1)

Ce fut l'occasion pour François de se remémorer les événements qui avaient jalonné son existence depuis la naissance de son fils. Après avoir perdu en mars 1880, Madeleine Gaché, veuve de l'oncle Jean Rambaud et en novembre, sa tante Jeanne Ballanger, veuve du tailleur Jean Thibaut depuis neuf ans qui était décédée au bourg, plus aucun membre de la génération de son père n'était de ce monde. Seule, restait encore en vie, sa belle-mère Catherine Grenon.

De la ville à la campagne

En revenant du service militaire, Jean-Léon Ballanger commença à regarder de plus près les jeunes filles des environs. Mais en fait, seule Félicité Duffaux l'intéressait vraiment. Il connaissait bien la fille aînée du cultivateur Louis Duffaux qui vivait près de chez lui au hameau de La Couture. Félicité sensible à sa silhouette et à sa personnalité, se laissa courtiser facilement. Mais au fait, qui était vraiment cette jeune fille? Quelles étaient ses origines familiales?

Pour en savoir plus, il faut remonter le temps jusqu'au milieu du XVIIIème siècle. Au printemps 1765, l'un de ses ancêtres, Claude Duffaut, perruquier de vingt-deux ans, originaire de Foix, débarquait dans le port de Rochefort où il était au service des officiers de la Marine. Ouvrant dans le quartier de l'arsenal, le jeune homme fit la connaissance de Marie-Anne Bernard, la fille d'un contre-maître au port et l'épousa quelques mois plus tard... Les années passèrent. Claude devenu maître-perruquier, fut le père de quatre enfants dont deux seulement atteignirent l'âge adulte.

Devenu veuf en novembre 1787, Claude se remaria au mois de juillet suivant, avec Jeanne Vallade, une très jeune rochefortaise qui avait vingt-cinq ans de moins que lui. C'était la fille d'un journalier au port, Pierre Vallade et de Suzanne Bailly, originaire de Saint Coutant. Curieusement, les noces n'eurent pas lieu à Rochefort, mais à Champagne, là où Claude, devenu marchand, demeurait au hameau du Treuil.

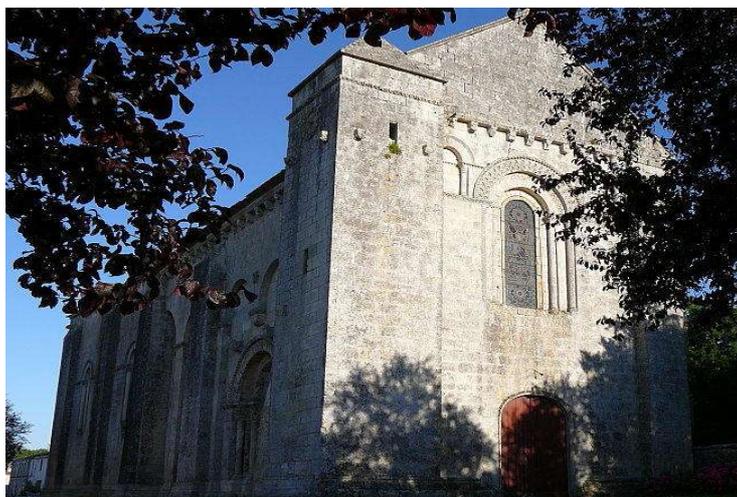
Peu après, la Révolution s'installa en Saintonge. Finis les privilèges, envolées les perruques! Pour subvenir à ses besoins, Claude trouva une place de commis aux vivres dans le port de Rochefort et emménagea dans le quartier de la Montagne. C'est là que naquit Marie, en août 1792. Cependant, la jeune mère se retrouva très vite enceinte. C'est ainsi que vint au monde, le 1er mars 1793, un garçon prénommé Pelletier. Cette naissance prématurée fut si difficile que la jeune accouchée de trente quatre ans, décéda le surlendemain. Mais qui donna le sein au nouveau-né aux premiers jours de sa vie? Certainement une récente accouchée du quartier. A la fin octobre, Claude eut la douloureuse tâche de déclarer la mort de sa petite Marie qui n'avait que quatorze mois.

La suite et la fin de l'existence de Claude restent mystérieuses. Seule la date de son décès est connue puisqu'elle est évoquée dans l'acte de mariage de son fils. Il s'agit du 16 septembre 1795. Où et pourquoi cet ancien perruquier qui avait côtoyé tant d'officiers de la marine, était-il mort si prématurément?

L'orphelin fut pris en charge par sa famille Vallade qui demeurait à Rochefort. Puis ses grands-parents relativement âgés quittèrent ce monde: Suzanne à Rochefort le 14 mai 1800, Pierre à La Chaume, dans une petite commune coincée entre celles de Pont l'Abbé d'Arnoult et de Champagne, le 2 décembre 1804. Dès lors, Pelletier fut élevé par son oncle Pierre Vallade, apprit le dur métier de cultivateur dans une des fermes de Champagne. C'est à la Moissonnière où il travaillait comme journalier qu'il connut Marie, la fille du cultivateur Pierre-Jacques Lariveau ou Rivaud, originaire de St Agnant et de Marie-Anne Jamet, native des Essards.

Ainsi, le 6 juin 1820, Pelletier Duffaux âgé de vingt-sept ans, épousait cette jeune fille, de trois ans sa cadette puisqu'elle était née le 20 septembre 1797, qui était enceinte de sept mois. Un des témoins de cette union était justement l'oncle Pierre Vallade qui cultivait dans la ferme voisine de la Paire.

Cette jeune paysanne mit au monde dans ce hameau de la Moissonnière ses trois premiers enfants: Pierre, Marie et François. Ensuite, à Sainte Gemme, dans la commune voisine, elle accoucha de Rose. Par la suite, Pelletier emménagea dans le bourg de Champagne où naquirent les trois enfants suivants: Jean-Thomas, Pierre et Marie. Enfin, il s'installa définitivement à Saint Jean d'Angle, tout en continuant de travailler comme journalier dans les fermes environnantes. C'est là que vit le jour Louis, son dernier enfant, le 11 février 1840.



Eglise de Champagne (2009)

Dès lors, Pelletier, son épouse Marie et leurs cinq enfants survivants, à savoir François, Marie, Rose, Pierre et Louis vécurent dans diverses fermes de St Jean d' Angle. Quelques années passèrent. Marie, l'aînée des filles mourut à vingt-quatre ans dans ce bourg.

Vint le tour à la jeune génération de mener sa propre vie. C'est d'abord François qui fonda une famille avec Marie Simonnet en lui faisant cinq enfants. Sa soeur Rose conçut deux fillettes sans être mariée. Seule son aînée Marcelle survécut mais décéda à seize ans, tout juste mariée depuis un an. C'est donc définitivement célibataire et sans enfant que Rose poursuivit son existence à Saint Jean.

Les Dufaux demeuraient au hameau de la Couture quand le 28 janvier 1860, s'éteignit Marie Larivaux. Elle avait soixante-quatre ans.

L'année suivante, Pelletier alors âgé de soixante-neuf ans était encore en pleine forme pour assister au mariage de son fils Louis. Ainsi, le 15 janvier 1861, dans la mairie de St Jean d' Angle, le jeune cultivateur de vingt ans, Louis Dufaux épousait Pélagie Vincent. La jeune mariée, née le 20 décembre 1835 à St Georges les Côteaux, y avait perdu en mai 1847, sa mère Madelaine Genty, une fille de cultivateurs. Pélagie était venue vivre à St Jean peu de temps après que son père Jean Vincent, né en Loire Inférieure, fut mort à Mouchamps en Vendée en mars 1859.

Louis et Pélagie eurent cinq enfants. L'aînée, Félicité Dufaux vit le jour au bourg de St Jean d'Angle, le 24 avril 1861, trois mois à peine après leur mariage. Par la suite, ils s'installèrent au hameau de Villeneuve situé au sud de la commune de Saint Agnant. Là, vinrent au monde Louis en 1863 qui ne vivra que sept ans et Marie deux ans plus tard. Quant à Eloïse, elle vit le jour au village de Saint Fort, situé au nord de la commune de Saint Jean d'Angle en 1867. Peu après, le couple retourna vivre à Villeneuve où naquit le dernier enfant, Auguste en 1869.

C'est alors au domicile conjugal de Villeneuve que s'éteignit Pélagie Vincent le 11 mars 1870. Elle n'avait que trente-trois ans !

Après la mort de sa femme, Louis retourna vivre avec ses enfants à St Jean d' Angle, plus précisément à La Couture. Quant à son père Pelletier, était-il toujours présent dans ce hameau? En fait, nul ne sait ce qu' il était devenu. Quatre ans plus tard, sa famille le déclarait avoir disparu. Or, en 1864, Pelletier était toujours vivant à St Jean lorsqu'il réclamait que la dépouille de son fils Pierre qui venait de décéder à St Agnant soit inhumée au cimetière de St Jean. Comment expliquer une telle disparition? Pelletier souffrait-il de sénilité et se serait-il égaré sans avoir pu retrouver son chemin? Se serait-il noyé dans les marais voisins?

Louis Dufaux vivait donc au village de La Couture quand il se remaria en décembre 1874 avec Amélie Godeau et qu'il se chargea d' élever ses propres enfants avec ceux de sa seconde épouse.

Jean- Léon et Félicité

Le 16 février 1884, Jean-Léon Ballanger et Félicité Dufaux se marièrent à la mairie de Saint Jean d'Angle. La cérémonie commencée à sept heures du soir, se déroula devant les parents François et Eustelle Ballanger, Louis Dufaux et quatre témoins, tous amis des mariés, dont trois cultivateurs et l'instituteur qui habitaient la commune de St Jean d'Angle. Il faut remarquer que seuls les Ballanger père et fils, l'instituteur Ferdinand Tarin et le cultivateur Pierre Morisson savaient signer.

Félicité mit plus de quatre années pour mettre au monde son premier enfant. C'était Elise Ballanger, née au bourg de St Jean d'Angle, le 12 janvier 1889. Comment expliquer une telle attente? Félicité aurait-elle eu du mal à mener ses grossesses à terme? Peut-on évoquer ici les éventuelles aventures espagnoles de Jean-Léon? La rumeur a circulé un siècle plus tard que ce cultivateur vivait difficilement sur son exploitation et surtout qu'il eut *"toutes les difficultés du monde pour trouver une épouse dans la région et qu'il partit donc en Espagne, d'où il ramena une jeune fille de 15 ans comme bonne à tout faire. Elle devint la mère de ses enfants: chaque année vit naître une fille."* (2)

En fait, cette version s'est révélée être inexacte: la mère de ses filles ne pouvait pas être cette jeune bonne ramenée d' Espagne, puisque la mère de ses enfants était sans conteste Félicité Dufaux, originaire de Saintonge qui avait vingt-cinq ans quand elle se maria avec Léon. Alors comment expliquer une telle rumeur? Peut-on supposer que Félicité soit restée à St Jean d'Angle après le mariage, tandis que son mari tentait de trouver du travail dans d'autres régions, en Espagne par exemple et qu' à son retour, celui-ci ait installé chez lui cette jeune espagnole pour aider sa femme à élever les enfants ? Pourquoi pas?

Ce qui est sûr, c'est que, pendant ce temps, les soeurs de Félicité pratiquaient allégrement l'adage "mettre la charrue avant les boeufs" . En effet, toutes deux fréquentaient assidument les jeunes cultivateurs de la région. Chacune mit au monde un enfant naturel, reconnu rapidement certes, légitimé quelques mois plus tard lors d' un mariage qui régularisait leur situation. Ainsi naquit en premier, en juin 1886, Louis-Gabriel, le fils de Marie et de Gabel Renaud et en second Albert en juillet 1887, le fils d' Eloïse et de Louis Pontine qui sera l'aîné de neuf enfants qui naîtront et parfois mourront en bas-âge à Saint Just. Quant à leur frère Auguste, il eut l'occasion de travailler dans l'agriculture à Montrichard dans le Loir-et-Cher.

Après la naissance d' Elise en 1889, Léon trouva une place de cultivateur dans la ferme du Pouzaur, un lieu-dit situé sur la commune voisine de Ste Gemme. Là, vint au monde Ezilda-Alexina le soir du 23 avril 1891. D'où venait cet étrange prénom "Ezilda"? On raconta plus tard que Félicité désirait appeler sa fille "Marie-Anne" mais qu'elle se laissa fléchir devant l'insistance de son mari à choisir un tel prénom, une déformation de Zilda ou Zélida qui évoquait sans doute l'Espagne...



Eglise de Ste Gemme (2014)

Ensuite, Léon travailla comme cultivateur à Nancras, non loin de Champagne et de Sainte Gemme. Mais, c'est à Champagne, que vit le jour le 23 février 1893, sa troisième fille Claire-Rachel au domicile de la grand-mère de l'enfant (Estelle Gond ou Amélie Godeau ?)

Trois ans plus tard, Léon cultivait de nouveau au Pouzaur sur Ste Gemme. C'est dans cette ferme que Félicité accoucha de sa benjamine, Claudine le 19 avril 1896.

Après la naissance de ses quatre filles, Léon Ballanger ne cessa jamais de travailler dans la région. Il changeait souvent de place certes. Mais il finit par se poser à St Jean d'Angle à l'aube du XXème siècle, au hameau de La Treuille, non loin du bourg.

C'est à cet endroit que s'éteignit, le 7 mai 1905, son père Louis-François Ballanger, alors âgé de soixante-quinze ans ainsi que le 1er août 1911, son épouse Félicité Dufaux qui venait d'avoir cinquante ans. C' est lui qui s'occupa des formalités habituelles. Il fit de même le 26 mars 1918 quand mourut son beau-père Louis Dufaux à St Jean d' Angle à l'âge de soixante-dix huit ans.

Mais où et quand Jean-Léon Ballanger perdit-il la vie? La question se pose également pour sa mère Eustelle Gond qui était toujours vivante en 1905 au moment où disparaissait son époux Louis-François Ballanger.

Ce que devinrent les quatre filles de Jean-Léon Ballanger relève d'une autre histoire.

Sources

1- Registre Matricule de Jean-Léon Ballanger n° 483 // Classe 1879 // Saintes aux AD -17

2-"Tel est ma vie" par Odil Ballanger, préambule page7